

Nouveaux Affaires 35/10/24

LES LETTRES DANS L'ÉPOQUE

X. -- Le contemporain capital : André Gide

S'il est un lecteur resté attentif à mes exposés, le plan qui, dès le début, les a menés, ne lui aura sans doute pas échappé. Je n'ai pas fait faute de montrer la leçon que nous a laissée le temps qui précède la guerre ; à savoir : l'inconvénance de toute écriture libre, parmi l'asservissement général obligatoire à la tyrannie des marchands de papier, d'une part, et, de l'autre, à la tyrannie de la morale d'état, voire, sous un aspect à peine transformé, à la vieille tyrannie de la morale religieuse.

J'ai décrit les personnages et les groupements béatement obséquieux devant le succès, la richesse, les crachats et les couronnes ; puis l'effort, au moins pour vivre libres, de quelques écrivains réunis, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, et, ensuite, rue de Condé, sous le nom propre du dieu du commerce. Ces hommes ont vécu avec difficulté, mais avec probité intellectuelle ; et il n'est pas étonnant que ce soit chez eux que Nietzsche ait été importé en France.

Le planant direct, ici, de la filiation nietzschéenne, alliée elle-même, en passant par les grands efforts intellectuels allemands de Kant et de Schopenhauer, à nos moralistes français du XVIII^e siècle, ce tenant direct de la haute pression morale de Nietzsche est, à mes yeux, André Gide.

André Gide est le type même de l'homme exceptionnel moderne, de véritable valeur morale (*moral faculty*), au-dessus de la possibilité d'être connu, dans sa vraie stature, par son temps. C'est un lierre dangereux pour le tronc social verrouillé contre lequel son destin l'a fait naître. Bon gré mal gré, il en devait être isolé. Au moins durant le principal de sa vie.

Avec Gourmont et Moréas, je crois bien qu'il n'est pas un autre écrivain remarquable qui, davantage que M. André Gide, ait été plus complètement cet ostracisme, arme fourbe de cette époque démoralisée que j'ai dépeinte, et qui, aboutit à la guerre.

À l'chapitre précédent j'ai succinctement indiqué Gourmont. Sur Moréas, après ce que j'ai déjà écrit de lui et de son œuvre, dans mes *Souvenirs*, seule une étude, pour ainsi dire technique, des *Stances*, m'est restée en projet ; étude qui n'a pas sa place ici.

De l'époque j'ai montré les représentants les plus nets dans chaque branche de perfection. France, Rostand, Mendès et séquelle, Bourget, personnages parmi les plus décidément factices ou serviles. Puis j'ai interrogé Barrès et Maurras, puis Gourmont, hommes plus ou moins dramatiques, et qui corporèrent, à des degrés différents, un débat intime émouvant.

Le dernier écrivain, où aboutit la foi et le plan de ce travail, représente, sous la forme individuelle, la révolution apportée dans nos manières de penser par ce resserrement sur moral dont le public n'a pas connu le retour, comme il ignorait déjà qu'il avait existé, et que, depuis la fin du XIX^e siècle, il était absent...

Donc, le crible, fait au cours de ces chapitres, laisse à l'époque un homme représentatif capital. Un homme qui, dans son originalité, fait corps avec elle, tout en étant, par son génie individuel, séparé, car il en fut en quelque sorte, comme la subconscience étouffée et méconnue. Il représente, à mes yeux, la plus grave et la

plus séduisante forme du français de notre temps, un état de trances intellectuelles et de dissolution. Il a réalisé, précisément, ce qui était à l'état indéfini dans l'inquiétude des meilleurs.

Sous les attaques polémiques de M. Henri Béraud, ce Gaulois qui va sans détour, on peut supposer que Gide, point préparé à la place publique, blêmit, et que les muscles de son visage se contractent, tant la chose lui put paraître effrontée... Mais on peut supposer aussi bien qu'il s'en frotta les mains, cela étendant sa renommée, et transportant plus loin son pouvoir diabolique.

Au moment où on l'a vu passer dans la grande notoriété, voilà où est apparue sa contradiction particulière, le manque d'ouverture nette de son anarchie, la fausseté de sa volonté affectée de l'obscurité ; car, s'il a dit maintes fois qu'il l'avait ordonnée lui-même, ses gestes allaient à l'encontre en secret, voire parfois clairement et maladroitement, car le poids d'un long ostracisme ne prédispose pas à l'art ni à la manière de paraître.

Si paradoxal que cela puisse sembler aux vulgaires admirateurs de Gide, il n'a pas de souci plus grand que celui de la figure qu'il fait dans le monde.

Ceci, mêlé à une veillesse de liberté forcée, donne un aspect équivoque à ses démarches, à la fois excentriques, débordantes, gênées. Son œuvre est de même : une partie est criante et trépidante ; l'autre compressée ; ici ses romans ; là ses travaux où il s'efforce de pousser des cris de Pan.

Aujourd'hui, André Gide occupe universellement. Cela ne veut pas dire que quelque puisse pénétrer au secret de cet animal complexe. On sent partout l'infiltration de la force de son œuvre, mais il n'est traité que par des seclaires, qui, dupés radicalement par lui, se retournent contre lui : contempteurs, tel M. Massis, ou adorateurs ingénus d'autrefois, aujourd'hui quasi rougissants comme M. Jacques Rivière, de leur ancien émulateur. C'est que celui-ci, avec l'âge accompli, menace de laisser paraître celle de ses conditions que tant de circonlocutions et de périphrases, au cours de son œuvre, ne laissaient pas de faire soupçonner.

D'ailleurs, cela, qui a tant d'importance pour les mondains attachés, dès tout petits, par commodités pécuniaires et par vanité, à l'industrie du papier imprimé, n'en a pas pour qui n'a aucune dévotion autre que de trouver et de mettre en relief l'authenticité. *Cacher* peut tenir à qui se montre ; mais *découvrir* convient à qui regarde.

Il n'est pas possible d'être plus attaché à la société, à la vieille morale d'avant Nietzsche, et à la religion, aux institutions dont la guerre a décidément montré toute la vanité, que ne le furent, et ne le restent, les divers et successifs compagnons de Gide. À la vérité, tout le monde a toujours senti son odeur de roussi ; mais la cohésion de ces hommes-là par rapport à une certaine propriété de pensée, qu'ils avaient gardée en dehors de la foire générale mercenaire tout à fait relâchée, cette cohésion légitime et nécessaire les obligent de se tenir les coudes, entre eux, et de céder à l'attraction de cet homme félin et puissant. Ils étaient liés par une estime mutuelle pour

l'affirmation de leur liberté, et aussi par des liens d'intérêt pratique, car comment exprimer chacun leur pensée en dehors des publications de leurs groupements ? Hier, comme aujourd'hui, ce sont ceux que Gourmont appelait des marchands de papier qui réglaient la bassesse, les colères des hommes doivent se courber pour gagner le suffrage public ; écrivains, comédiens, c'est tout un pour les entrepreneurs.

Gide écrivit notamment à l'*Ermitage*, à la *Revue Blanche* et au *Mercur*. Au *Mercur*, dans l'ombre de Gourmont, André Gide respirait mal, mais il était imprimé sous la firme rigoureusement libre et honorable de Vallette.

Bien qu'il s'en défende, Gide a toujours prêché, par malice, pour des disciples. Aurait-on jamais vu un bon chasseur refusant la concentration bénévoles du gibier à portée ?

Au *Mercur*, son action décomposante, déconcertante, n'avait pas d'effet. Il lui fallait des gens bien à lui, dont il puisse jouer. Au surplus, il n'est pas d'exemple qu'un homme profondément original, qui s'exprime, n'ait pas été suivi aussitôt par des gens cédant destinés, lorsqu'ils croient lui avoir pris son suc, à devenir ses adversaires. Précisément, quelques jeunes gens, d'alt leur leurs funèbres et compassés, l'encensaient le croyant véritablement leur pasteur. Sans doute, il semblait... mais c'est le pouvoir habituel des inexpérimentés de découvrir... Gide le semblait.

Toute une organisation culturelle naquit sur ce quiproquo. Le faux pasteur laisse faire, en riant sous cape. Transfuge du *Mercur*, où décidément la prépondérance que de Gourmont le dépitait, il figura, sans et de figurer, dans cette *Nouvelle Revue Française*. Mais c'était ainsi le diable, l'ancien ami de l'Outlaw Golberg, qui anima la maison... et nous allons rire quand, déjà, il n'geant aujourd'hui son soufre, comme il a commencé de le faire, il y mettra le feu.

Un théâtre naquit de la N.R.F. par l'initiative du premier directeur Copeau. Celui-ci, bientôt, quitta le fauteuil, pour, exactement sur les plans, les plus minutieusement précis, d'un théâtre d'Art, établis par Mécislas Golberg, dans son *Cahier* de 1907, construire le *Vieux Colombier* ; laissant ainsi la place à M. Rivière, chercheur de puces, et juvénile disciple, alors éperdu, de Gide.

André Gide a fait lever une foule de littérateurs comme Barrès fit lever une foule de patriotes, comme Maurras des régiments de légitimistes... Les esprits qu'il a formés, ou plutôt qui se sont appliqués à se calquer sur lui, ne valent, comme M. Jacques Rivière, que dans la morne qualité de l'ennuyeux, tandis que leur maître a un tel vigoureux et ravissant ressort. Ses disciples même, il a réussi de les retourner contre lui, par sa qualité individuelle, si forcée que'elle renverse de la volonté cachée, mais masquée, jusqu'à l'attirance et l'affection les plus vives. Gide, pour ses sulteurs, confits et moroses, fut une manière de sarcastique Laocoon.

Sur ce point nous aurons la sagesse de nous passer de son avis, car c'est le propre des génies de mettre dans leur train immédiat et dans leurs œuvres, pour le profit de la postérité, maintes choses dont eux-mêmes, et leurs disciples, ne se rendent pas compte.

Cet écrit allant, quoi que Gide en ait, dans son sens, le veut montrer restitué à lui-même ; veut montrer sa valeur plus authentique encore qu'il ne croit ; telle qu'elle est au creux de lui-même, au plus profond élémentaire et sauvage où il ne plonge pas, où il refuse de plonger par l'écriture atavique et par un vain souci de civilité.

M
écri
saa
me
la r
part
de c
jour
mod
prio
pas
parv
aux
qu'il
Il
l'ent
Équ
les
me,
app
per
surt
une
on a
tit d
me, s'
s'aff
ann
ann
Précis
d'alt
jour
pres
sues
L'
Gide
c'est
leur
sion
leur
que
de
d
acc
ce
l
Il n'
lectu
jeu
trac
les li
mém
pers
susp
peut
son
Ph
quel
- m
nous
et m
les
nous
syn
live,
déch
voy
pouv
dépe
Les
époq
senté
les li
temp
retro
fut l'
Po
de vi
prop
hosti
ticiu
Pour
encor
mais
dépa
qu'il
écra
cule.
Sa

This is your copy of Les L. L. which is always sent. I have not with you
a diary

86
1/3

Mettre quelque ordre dans l'analyse d'un écrivain et d'un homme aussi particulier est mal commode tant que la vie et la puissance progressive l'animent. On ne le peut mieux faire que lorsque, de tels hommes, la mort les a emportés. La tâche ici est particulièrement ingrate à cause de ce jeu de cache-cache constant où Gide s'est toujours plu à demeurer attaché. C'était commodité à vivre, parce que, ses brusques caprices, ses soudains sursauts, ne laissaient pas de nous surprendre déjà par une apparence étrangeté, qui s'ajustait assez mal aux habituelles convenances ; il importait qu'il les dissimulât.

Il est deux aspects de Gide : celui qui l'entraîne à des écarts de la norme évangélique ; et un autre tout qui voudrait nous les dissimuler, ou, si cela était impossible, qu'ils nous paraissent colorés d'une apparente orthodoxie : c'est à cette tromperie-ci où la naïveté des huguenots de sa suite a donné à plein. Aussi bien, toute une affaire fut bâtie là-dessus, où d'abord on adorait quand le maître remuait le petit doigt ; mais la troupe, dans le temple, s'altait, car des prophéties, venues d'on ne sait quelles mystérieuses imprimeries, annonçaient que Gide en secouera quelque jour les colonnes. Des ombres tristes s'empressent et implorèrent, on cherche des issances.

L'équivoque est le pivot de la nature de Gide ; mais il n'en veut point convenir, et c'est ce refus qui a trompé les naïfs, et leur prépare tant de déconvenue. Puissons-nous ici, par nos essais de clartés, leur ouvrir une voie franche de secours, que le dieu de Calvin n'avait pas prévu, et dont je doute, à la vérité, qu'elle soit accessible aux pas ouatés et funèbres de ces messieurs.

Il faut séparer Gide de sa troupe, dont il n'est pas sans connaître la borne intellectuelle et la pénurie morale. Ce fut un jeu qu'il prit à les voir s'engourir sur des traces de lui-même dont il allait dépasser les limites, dans un meilleur affront de lui-même. Pourtant, et c'est un signe à lui personnel, ses conclusions restent toujours suspendues. Il est justement celui qui ne peut point les tirer ; ni savoir, en vérité, son prix.

Plus notre complexité est grande — est-il quelque humain plus complexe que Gide ? — moins il nous est possible de faire sur nous-mêmes autre chose que nous analyser et nous exprimer à tâtons. Air : laissent les œuvres d'art. Tirer nous-mêmes de nous, et directement, en critique, notre synthèse, dépasse la puissance la plus active et la plus avertie. Nos clameurs nous déchirent, et nous montrent à autrui clairvoyants, mais il ne nous est pas donné de porter, nous-mêmes, contempler avec indépendance notre humaine structure.

**

Les écrivains impérissables de chaque époque sont, inconsciemment, les représentants de ses tourments ; tandis que les interrogateurs moraux en sont les contemplateurs et les mesureurs. Leur raison retrouve et conserve la norme. André Gide fut l'un et l'autre.

Pour un homme inculte (sinon au point de vue livresque au moins au point de vue propre), le voisinage de Gide comporte une hostilité et une gêne, tant il est retiré, particulier, seul, et d'une agressive solitude. Pourtant, dit-on, et dit-il lui-même, il est encore plein d'affectueuses inclinaisons ; mais — pourquoi ? — on doute qu'elles ne dépendent d'un mécanisme de ses éléments qu'il a, au cours de vie, furieusement écrasé et dépressé ; la foi profonde n'y circule plus. On serait dupe à s'y confier.

Sauvage et réfractaire, Gide voudrait

encore qu'on le tienne pour normal selon les usages... C'est refuser qu'on le mesure à sa taille, ou se moquer excessivement.

Au moins, personnellement, nous n'y souscrivons pas.

Le héros est celui qui sacrifie le secondaire à l'important. C'est seulement l'intérêt du troupeau qui a inscrit que c'est à son seul service que le héros se peut montrer ; c'est là une violence, il n'est de héros que par rapport à soi ; le jugement extérieur n'en est que plus vain et plus impertinent.

Nous ne choisissons pas les circonstances ; et parfois même elles nous surprennent, et elles nous font courber. En face d'elles toutes les affirmations fussent-elles les plus contradictoires, d'acquiescement comme de refus, sont héroïques si elles sont authentiques de chacun de nous, en chacun de nous.

André Gide, au fond, ne peut supporter aucun lien ; mais, justement, son paradoxe commence lorsqu'on le considère, et que l'on constate qu'il est peu d'hommes qui puissent en porter davantage, de tous les genres, et de tradition et de culture initiale.

Son âpre lutte fut de se débarrasser du fardeau de la morale vulgaire, démantelée par Nietzsche, et d'excéder cela dans les conditions les plus difficiles. Sur son drame intellectuel, la critique sectaire religieuse, par exemple de Massis, a jeu facile : mais un triomphe aussi bien fragile, car l'esprit d'aujourd'hui, averti des fragilités de l'intelligence humaine, ne s'arrête plus à quoi que ce soit de dogmatique. Non, non : la guerre l'a, pour tous les vus francs, montré et sanctionné : il ne reste de fort et de fortifiable que cet individualisme, sa culture, son assise propre, sa défense, quelle qu'elle soit, mais rigoureuse, cet individualisme, suprême règle des éducateurs incomparables de notre XVII^e siècle.

Nietzsche dénonçant vigoureusement, bien avant 1914, la misère des grandes entités, vides et malfaites, qui gouvernent le Monde, pouvait n'être pas accepté. Avec la guerre tous ceux qui ne sont pas aveugles ont pu pénétrer, par expérience, aussi bien les caractères des différentes vagues humaines, que celui de l'homme, de l'individu, se débattant, d'une part, dans l'armée, pour ce qui était de sa conservation, et d'autre sens, pouvant évaluer la fragilité des attaches terrestres qu'il avait contractées en temps légitimes et béats de la paix.

On sait parfaitement partout aujourd'hui, ce que quelques esprits, plus justes et réfléchis, savaient déjà avant et pendant la guerre : que l'homme combattant était seul, avec son corps et ses pensées ; séparé rudement de tous ceux qui croyaient agir en lui un rempart protecteur, et d'ailleurs sacrifié, pour la défense des établissements du train de leurs idées conservatrices de leurs personnes, et de leurs assises sociales.

Remarque que le cri d'un animal, ou éventuellement d'un homme, qu'on égorge nous ébranle plus ou moins, à proportion de l'éloignement de nous où il se produit.

Dans ce même état et dans ces mêmes conditions, si le crime s'accomplit assez loin pour que la crainte de subir le même sort ne nous puisse venir directement, c'est notre compassion, puis notre satisfaction d'être épargnés, qui nous imprègnent. Au contraire, si nous en sommes tout proche et que le même sort que celui de l'égorgé nous menace, la compassion est balayée par notre intérêt immédiat personnel, soit, alors, que notre gloire nous pousse à intervenir, soit que le soin d'un prudent effa-

cement ne cède plutôt au conseil de notre exclusive conservation.

Mais les hommes gravement amis, les amants gravement amants, les mères et les fils, dans le secret du déchirement forcé de leurs étrointes d'ultimes séparations, ont seuls approché, au vif de leurs arrachements, les bords de cet abîme de pénétrantes dénonciations des nocives valeurs morales sociales qu'est la pensée de Nietzsche (de ce Nietzsche dont M. André Suarès voulait, pendant la guerre, que la grande Ombre se repentît).

Ce qu'il avançait il y a un demi siècle, le temps et les épreuves l'ont consacré ; quel insensé oserait aujourd'hui contredire que l'organisation du monde n'est pas exactement l'écrasement systématique de l'individu ; et quel fou, que les fins auxquelles l'individu a été sacrifié — par l'exercice de ce carnage chiffré par millions de morts — ne sont pas vanités ?

Sans que nous puissions préconiser aucun meilleur état général éventuel, il nous est permis de fixer nos idées qui, justement (au rebours du train léger habituel des survivants et malgré les protestations et cérémonies d'apparat, préparation prudente nécessaire à de nouveaux prélèvements éventuels), trouvent leurs champs fraternels dans l'état moral des hommes qui furent traqués de toutes parts dans les fossés, où ils devaient être héroïques ; gladiateurs dans ce cirque ; ou même était absent le Néron qui eût pu faire grâce.

En principe, jamais l'homme ne se retire du monde si le monde ne l'a pas auparavant rejeté. Le bourgeois est toujours en commençant avide de participer à l'atmosphère. Que l'homme soit combattant, dans une basse-fosse, avec, au juste, ce qu'il faut pour se défendre, attaquer, et se nourrir ; ou bien dans une cellule de moine ou de solitaire avec la seule plume pour tromper les aspirations vaines de son cœur ou en décompter l'amertume, ce n'est point, ici ni là, de son premier élan qu'il y est venu. Le monde qui nous condamne à l'éloignement, par la force, nous y condamne parfois aussi par sa misère et la réaction de notre dégoût. Certains, comme Stendhal, comme Gide, furent constamment leur pays, s'exaltant alors d'une terre étrangère.

Aux duretés du monde nous pouvons répondre par l'héroïsme, la provocation, et le culte du danger ; alors, c'est Nietzsche ; ou par une assimilation diplomatique et apparente, mais, simultanément, avec aussi un refus secret et un travail moral souterrain qui le stigmatisent et nous préservent en réalité ; alors, c'est Gide.

Gide, avec son fond nietzschéen et son acidité décompositrice, a rôdé autour des institutions. Il a couvert sa vérité d'un manteau apparemment orthodoxe, couleur des vieilles murailles qu'il savait écroulantes. Figure au sourire faux, dans sa retenue inquiétante, sous son regard oblique de vieille chinoise.

La postérité arrachera tout cela, et les boîtes de Gide mises hors, on verra le pied-bouc ; hors son bonnet : les cornes diaboliques ; hors son masque de passager fuyant et trompeur ; le ricanelement déchirant de Méphistophélès.

Hors son ivresse : l'homme dramatique. André Gide, dans son caractère propre, puis dans la trace qui en passe, émouvante, et sarcastiquement amère, dans ses étonnants ouvrages, tels seront les deux éléments curieux que j'affranchirai demain.

André ROUYEYRE.

(A suivre.)

shy... I have just written to them to say that this is not your

LES LETTRES DANS L'ÉPOQUE

X. - Le contemporain capital : André Gide et l'Amour

1^{er} - 1911 - 1920 SUITE

Sinon le voile que M. André Gide dispose avec volonté et art, sur le fond véritable de lui-même, il se met, lui-dessous dans sa très secrète composition. Et c'est où notre sens critique personnel escompte avec plaisir d'outrepasser l'artificieuse défense.

Chez cet écrivain la pudeur de l'art et la débauche spirituelle sont dignes, en qualités propres, l'une de l'autre, et ce n'est pas peu désigner.

Avec son constant repli, disons que Gide remue la contrainte angoissée de nos cœurs. A le lire souvent l'émotion nous remue et nous arrête, puis nous reporte, en panique, au meilleur de nous-mêmes : ce que déjà nous connaissions avec Mme de La Fayette.

Il remplit ses romans de cette écoule qui, due au pouvoir des meilleurs, nous touche toujours : des âmes de femmes. Celles qu'il montre sont charnantes, inquiètes et résignées, et répondent à tant de douces inclinaisons que nous avons chacun... Elles sont les fantômes de nos tendresses ; adorable cortège qui, dans sa fuite, nous attriste. Elles rencontrent en nous la trace de traces ineffaçables dont nos mères étaient la source, l'image et la protection.

Au contraire du débordement libre de celles de ses aïeules où il presse et dilate un euphorisme excité, dans ses romans il est toujours touchant et fessier. Il donne parfois en ellipses de larges trames morales que, par la suite, il développe en multiples accents, significatifs de leurs particularités.

Il joue de façon ravissante de toutes les délicatesses et, dessous le jeu, aux seuls regards d'un lecteur pénétrant, il les renverse toutes.

Esthétique et souffrant, il représente ici ce large civilisation chrétienne, puis la révolution individuelle qui chez lui la peccote, et la violente, d'un grand remous pulsateur.

Il se peut que Gide entraîne après lui, encore davantage que jusqu'ici, un sérieux mouvement d'inversion bilatéral déjà fortement indiqué dans Paris : il a déjà bon-levé pas mal de jeunes gens d'une part, et de rêveuses anxieuses d'autre part. Je n'ai point personnellement le sens pratique de ces exercices, mais je suis loin de nier que ce cela, comme toutes les vigoureuses débauches, apporterait, dans la société, de régénération dionysiaque et de cultement des vapeurs religieuses. Au prix d'un tel succès, faut-il point souhaiter une ère de radicale perversion, nettoyant les imaginations de la bleue niaiserie des paradis éternels ? Ceux-ci, vaines puérités auprès des décompositions positives orgiaques, portant en elles-mêmes, et avoués, leur réalité, leur rapidité, leur rutèlement, leur prompt mais triomphante désagrégation : vérités terrestres autrement laudables que la consommation des femmes illuminées et inquiètes aux pieds du Christ, et que les supplications et les prières des hommes à genoux.

Faut-il croire que Gide, ce pressurateur,

inquiétant de délicatesse et de réserve, au point que ses héroïnes en perissent de consommation, n'a point quelque appui ailleurs ?

S'il joue avec les angoisses de son cœur, n'entrechoque-t-il pas, d'autre sens, des cyrinales enivrantes ? Sans doute, car il possède un registre très accompli.

Il est une manière de génial sournois — de la famille de Rimbaud peut-être — fervent à recueillir et à mêler, et les fruits d'une subtile tradition, et les Apres romous de son personnage équivoque, exécutés en cachette pour la satisfaction de sa nature intellectuelle et orgiaque, le roulement dissolue et libérée par Nietzsche.

Dans ce temps fade, Gide est un héros retors : un héros le plus complet du tournement humain, heureusement caveonné, pour notre délectation, par la plus abominable morale religieuse contre laquelle tout son être, tout son animal, se cabre. Ce combat décupe sa qualité.

Ce qui est piquant à l'extrême, c'est un antagonisme si radical entre les deux aspects de Gide : le diurne, si l'on veut bien nous le comprendre, et le nocturne ; l'éclairé au net par lui-même, puis celui plein d'ombre, de réticences, et seulement à demi-révéle, dans une charmante enveloppe d'images animales, et de circonlocutions, transportant le trouble de cet écrivain, qui, avec une agréable impertinence, voudrait nous bailler, par exemple, que ses discours perversifs sont grecs, et ne supposeraient pas d'être rapprochés de lui-même dans le vil...

La Porte étroite semble être une gageure : ne pas réaliser charnellement, pour pouvoir presser d'une amante tout le sentiment, toute l'exaltation anxieuse, toute l'imagination, dans une contrainte de la satisfaction physique, détournée à violence, vers une exrèse spirituelle dans le sacrifice de soi.

Alisa, du propos délibéré initial de l'auteur, est destinée à n'atteindre jamais, non seulement au bonheur, mais non plus à aucune joie. C'est la volonté de l'écrivain, et la femme y est condamnée.

Ici, comme dans *l'Immoraliste*, dans *Isabelle*, dans la *Symphonie pastorale*, Gide prend des arbustes téminifs de la serre protestante et y fait longuement et minutieusement, la plaie où greffer l'arbuste sauvage et stérile qu'il est lui-même.

Mais, comme il les élève tendrement ces douces sacrifiées. Il y prend des notations cruelles et savantes aux adorables cœurs des femmes, où il ne semble pas voir combien il fait souffrir, pour pouvoir faire souffrir davantage.

Avec leurs sensib's morales maladives ces pauvres âmes, en prime les unes des autres, sont bien fragiles et bien gracieuses. Je ne sais rien de plus triste, ni de plus touchant, que ces faiblesses. Ces choses écrites d'un bon jeu franc qui ne connaissent pas clairement, le je crois, leur propre secret diabolique, deviendront avec

le temps, dans notre histoire littéraire, de douloureuses, satires.

Attention que si nous rapprochons ces écrits de la détente du caractère profond de Gide, ce ne sont point simplement de sublimes romances mélancoliques, mais tableaux sombres, supérieurs imposés et dirigés avec une cruauté qui ignorerait peut-être encore, dans cette méconnaissance de soi, où Gide semble avoir longtemps marché subconsciemment, et dont j'expose ici la vue.

On ne peut pas saper et maltraiter la faiblesse de la morale religieuse plus qu'on l'a fait Gide. Et c'est à des femmes sacrifiées qu'il a fait porter un tel fardeau qui est celui de la discipline chrétienne, dont il a été chargé lui-même par tradition et éducation. Si touchantes soient-elles, les douces plaintes des femmes de ses romans sont les plaintes de la partie féminine de la composition personnelle de Gide. Quand il admit, certain jour, la justesse de notre observation qui signale un sarcasme courant dans le tréfonds de ses romans à émouvants, c'est à lui-même, à la moquerie qu'il prend de ce qu'il fut et de ce qu'il expose dramatiquement, qu'allait son acquiescement.

Sont-ce véritablement ces romans qui sont intéressants, au premier chef, pour nous, ou bien cette histoire, dont ils portent le fardeau dans la chair de leur style : l'auteur et sa composition ? En tout cas c'est ce dernier intérêt qui est principalement le nôtre, car, chaque livre séparé, qu'est-ce, à la vérité, avec Gide, sinon des pièges, des réseaux à tromper, séduisants, comme il est lui-même ? Mais, après qu'on a frémi doucement, dans le cœur, sans pas amouvants de son industrie, n'est-elle pas, celle-ci, autrement piquante sous les guides du génie subtil et tourmenté qui la commande ; l'auteur n'est-il pas lui-même mieux attirant encore que ses divers miroirs ?

Tel est le fossé qui sépare l'avoiement de Barrès de la propre réalisation de Gide : celui-ci, tout insidieux qu'il se montra, osa avec une sourde vigueur et une délicatesse occidentale extrême, se chercher et s'exprimer dans sa table authentique, tandis que l'autre poursuivit l'éclat et, promptement, la faveur publique.

Gide, pour étendre son œuvre, a pris du champ : un champ qui est de la longueur de sa vie... Fasse le ciel que la couronne, enfin hardie, de son édifice, il la pose, dans son autobiographie complète, avec la sécurité d'une conclusion moralement expérimentée, et déjà très longuement réfléchie et retardée.

Aussi bien, c'est sa manière, et elle marque toutes ses créations : il est long à se déclarer ; et, s'il lui était possible de ne le jamais faire, c'est à ce dernier point qu'il se résoudrait.

Pour nous qui savons que tout cela est si peu d'accord avec sa propulsion intime et quelle part y prend un atavisme religieux, et une contrainte dernière au train des mœurs, nous ne pouvons que répéter après Dostoiévsky : est-ce que l'homme qui a pris conscience de lui-même peut vraiment se respecter ? Et nous ajoutons : autrement qu'en affirmant son authenticité personnelle ?

La lecture de cette *Porte Étroite*, tenue, avec *l'Immoraliste*, pour l'essence gideenne, laisse en notre cœur une train'e de mélancolie. Là, de graves et douloureuses fantômes représentent, ou définitive, nos destins... la séparation des âmes les plus

de amantes engagés sur des vases qui ne se
recomposent jamais ; un grand vase pour
sient de vivre dont nous avons oublié
qu'il est si amoureux ! Il faut alors aimer
que André Gide soit si délicat, et juste,
dans la peinture des amours des personnes
complètes métaphoriques douloureuses, en
lout de sacrifices expient tout de subtilités
de la sensibilité.

Dans ses romans ivres, comme ses *Nour-*
ritures terrestres, ses hymnes à l'Afrique
et à ses jeunes garçons, Gide cria net sa
nativité à tous échos.

Brevin protestant, moraliste protes-
tant, dont la libération conserve le sceau
de Calvin, Gide, dans son transport sen-
suel, va au delà de l'accoutumé, avec une
vivacité physique et une casuistique re-
tournée de pécheur jamais assez pécheur
Il lui faut tous les fruits verts défendus ;
et qu'il les presse, avec dilection et délecta-
tion, jusqu'à l'aigre, comme il se presse
lui-même jusqu'à l'amer.

Il ne ricane pas ; il espère ricaner ; et
c'est peut-être le seul état qu'il ne pourra
jamais, sinon accomplir, au moins exprimer
déliérement. Etat naturellement huma-
main qui le sortirait enfin de la prison de
ces versets évangéliques auxquels il se
rattache si volontiers.

Allez ! les plus pires dépravations selon
les Tables ? Alors il les lui faut entourer
de justifications. Aussi bien ce génie sin-
gulier restera-t-il spécialement protestant.
Il est plus fort que nos luxurieux catho-
liques contemporains, les Haysmans, les
Gourmont, parce que possédant une ca-
sistique frémissante plus forte ; plus re-
doutable au pécheur parce qu'incluse plus
identiquement à une morale traditionnelle
religieuse fortifiée de tous les efforts à
contrebande l'homme, que cultive le mieux
au monde la secte hérétique.

Ses sacrifices religieux, Gide les traite
con amour, et pourtant, cruel tourmen-
teur, il va jusqu'à refuser à la dernière
et à la plus significative de ses héroïnes
(Gertrude, de la *Symphonie*) la joie même
de la lumière du jour. Et c'est une aveugle
que l'Amour voudrait bercer dans ses
bras adorables. Gide imagine qu'une opé-
ration lui donnant la lumière, cette âme,
ébranlement défilé, en est livrée naturel-
lement au suicide.

Au figuré, les romans de Gide se situent
dans le Temple, et, quasi réellement, sa
Symphonie pastorale. Le pasteur y étend
ses mains glacées sur tant de frémissantes
désespérées et de tristes agonies mora-
les prisonnières de l'Evangile, qu'il n'est
pas de plus durs spectacles, de plus désola-
ntes tragédies.

Je crois avoir découvert, autrefois, le
premier, le ricanelement secret qui court
dans ce livre, apparemment tout illuminé
de religion.

Les romans de Gide sont humainement
si atroces, dans leur moelle si délicate,
qu'ils nous ébranlent et nous enrichissent.
Ils nous frappent au plus sensible du
cœur. Ils nous provoquent et nous rem-
ouvent. Ce que l'on peut en écrire ne sait
suffisamment découvrir la qualité incom-
parable qu'ils ont ; arrachée amèrement
par l'auteur au plus fervent et au plus
digne de sa propre structure.

L'Amour, dans ces livres, ne peut vivre
que de la séparation des êtres. Ah ! ce
n'est pas ici qu'on pourra élever le res-
proche qu'on y abuserait du divin !

Les plaintifs aspects que Gide prête

aux femmes occidentales et à l'Amour
chrétien, ce sont les siens.

La véritable trame de l'écrivain est de
donner à chacun de ses personnages un
des aspects de ses propres émotions pou-
sées à leurs confins, puis de lancer cha-
cun de ces êtres dans le conflit où il se
retrouve.

Je ne crois pas qu'on ait jamais poussé
plus loin l'expression des sentiments réci-
proques les plus fortement présents,
mais cruellement condensés et fermés, au
fond du cœur. Telles scènes dans leur so-
brite peinture et en des dialogues, chargés
de sous-entendus à l'angoisse panique,
sont des plus émouvantes, car les hommes,
et surtout les femmes, d'André Gide ne
livrent souvent leurs âmes que dans de
mystérieuses et elliptiques réserves. Les
paroles sont des brises pleines de pudeur
et indiquent délicatement à peine les états
d'âmes ; mais pourtant, et à cause de la
justesse de ces échos des cris intérieurs
déchirants, nous nous arrêtons de lire et
révons avec angoisse et tendresse sur ces
lueurs couvertes de gravité et de grâce.

Ses romans sont la partie traditionnelle
de la composition de Gide ; leur origina-
lité réside en ce que, dans leur tréfonds,
l'auteur grince qu'il s'en défait. Ils eussent
pu, seuls même, établir son œuvre et son
nom au rang des grands psychologues de
la douleur morale et de l'émotion. C'est
en eux que sont visibles les trances subli-
mes de son débat personnel.

Sa voie de conscience, ses conclusions,
sont effrayantes dans le tableau d'une mi-
sérable humanité, où le refus de pécher,
et le goût du sacrifice, son corollaire, ont
engagé les pauvres êtres exquis et dou-
oureux qui ne savent pas exister de leur
vie le vain épouvantail. Ses malheureuses
héroïnes en meurent, sur la connaissance,
par éclairs, de leur duperie.

Les femmes que Gide a créées se meu-
vent dans les nuances et les délicatesses
des sentiments quasi inexprimables, dans
leur immatérialité et dans leur nature,
presque totalement dégagées de tenants
physiologiques. C'est le contraire lorsqu'il
traite des jeunes garçons africains ; alors,
nous voyons de souples animaux élémen-
taires, séduisants, têtes vides d'aucune
complication spirituelle. Après qu'il a
versé les femmes dans un bain d'irréalité
extrême, nous saisissons très bien où, par
ailleurs, André Gide aime à aller.

Ses héroïnes ne sont pas en chair et en
os ; mais quel plaisir acerbe pour l'auteur
à construire ces êtres où il semblerait ap-
paremment qu'aucun organe n'est animé ;
phénomènes, purement conçus dans l'im-
agination dissolvante d'un myosotyne, de-
venu tel selon la saturation de son intelli-
gence par une sensibilité hyperesthésée.

Gide, qui nous saisit par son extraordi-
naire et sensible délicatesse morale, dé-
tuit, à la vérité, l'amour, tout en le ma-
gnifiant ; ses mains sont humaines et
tremblantes lorsque, lentement, il le met
dans le linéaire de ses anciens romans ;
ravissants préludes à ses orgies euphori-
ques et à ses sensualités et sensibilités
animales pratiquement cultivées, puis
chantées sur un mode lent et à la fois des
paphètes inspirés et de Nietzsche, comme
il apparaît principalement dans ses *Nour-*
ritures terrestres.

La langue de Gide et sa manière rappel-
lent la langue et la manière des livres
sacrés ; les maximes qu'il leur emprunte,

et même ça et là, ne tranchent pas telle-
ment à vrai dire, sur ses paragraphes per-
sonnels. Cette ressemblance n'est d'ailleurs
pas chez lui ce que son style a de plu-
saisissant ; ce qu'il a de meilleur le rappro-
che plutôt du xviii siècle, de La Rochefou-
cauld, pour qui Gide a un culte particu-
lier, de Mme de La Fayette. Ce qui lui est
tout à fait propre est l'antagonisme const-
tant du fond de son être avec les radieu-
ses peintures qu'il en donne, dans une ironie
déchirante, son style trouve ici ses ver-
tebres.

Pour son usage pratique des plaisirs, et
tant il est dans son tour de briser, il
fait à Gide qu'ils lui apparaissent pre-
mièrement défendus, et que quelque vio-
lence volontaire de sa part les lui ouvre.
Oh ! alors il ne peut retenir de les pour-
suivre. Encore, à ce point arrivé, s'il les
ouvre, sa morne joie paraît-elle défaite et
recule-t-il, pour mieux voir, encore un
peu, le crime contre la loi qu'il va com-
mettre. Il pousse la délectation morose en-
suite jusqu'à en mépriser la réalisation.
Tel est l'un de ses ressorts constants. Il
lui faut une « mise en scène » réfléchie à
froid de cœur.

Son jeu comporte les principaux élé-
ments du suicide, mais tenu en arrêt par
le plus vigoureux nerf moral.

Une règle automatique lui commande
prémierement de rompre le contact avec
quiconque dit un mot, avance quoi que ce
soit, pouvant l'engager. Quitte à ramener
ensuite, tout seul, la justesse, ou non, de
l'impression qui se fit détacher.

De même, il se réserve, s'il s'agit de
lier lui-même d'autres hommes. Il sait
mettre une main bienveillante sur ses se-
conds, et rire, à part soi, dessus ; en sor-
te que ses disciples sont proprement des
égares dont il n'est point solidaire ; il les
maintient, en souriant, dans les limites
de son mépris couvert.

Sans doute, pour Gide, est-il pénible et
difficile de changer loin de lui tant de
succédanés spirituels qui ne tiennent au
monde, nonobstant leurs petits efforts, que
par lui, et sur l'équivoque monnaie d'un
cœur mal compris ; sans Gide nous devrions
pourtant l'œuvre autobiographique inté-
grale : *Si le grain ne meurt*.

Attendez de nous l'indication donnée au
public de l'existence de ses troupeaux habé-
villes et nous obliger, par ses réserves trop
économiques, de préparer la vraie méditation
de son autobiographie, voilà ce qui nous chez
Gide trop d'humilité de soi. A mon sens
quand l'édifice est complet, il peut être
affirmé de l'architecte.

Mais, ne l'ai-je pas suffisamment dési-
gné, André Gide est celui qui toujours re-
cule ; on dirait qu'il se veut perpétuellement
méconnaître lui-même, jouer sur lui-même
ce qu'on se sait comme simpleton dont il au-
rait à rougir ! C'est peut-être aller trop
loin dans le domaine de ceux, et dans
l'indétermination et l'erreur.

Pourtant, si l'œuvre dont il éloigne la
publication est si clairement hors la loi
qu'elle puisse paraître nettement révéla-
trice de la qualité révolutionnaire, anar-
chique, diabolique, de Gide, que cet épilo-
gue ait été si longuement réservé par son
auteur, le rendra, en somme, plus fon-
cièrement caractéristique d'un homme
affront fait, enfin, par cet écrivain, révolu-
tionnaire hypocrite de génie, à l'hypocrisie
générale.

ANDRÉ ROUYEYRE.

(A suivre)

LES LETTRES DANS L'ÉPOQUE

X. - Le contemporain capital : André Gide ; Conclusion

7. 11. 24

SUITE ET FIN

Dans son récent *Corydon* (qui, par parenthèse, n'a pas, dans son œuvre, l'importance que Gide voudrait que nous lui donnassions), M. André Gide nous a présenté, avec une pusillanimité surprenante, et en rougissant presque, ses propositions uraniques, qui calquent assez bien sur sa théorie principale de dispersion perpétuelle de soi : que l'homme doit, chercher d'accomplir toutes ses fantaisies. *Corydon* : insidieuse préparation à un débat plus grave de Gide, débat moins académique mais plus authentique.

Gide, avec ses explications didactiques et néo-scientifiques, ne peut faire que l'uranisme ne soit généralement qu'une des applications vulgaires de l'anxiété débridée et du désespoir ; en tout cas une déroutée. S'il est quelque chose d'excessivement typique des contorsions contemporaines, n'est-ce pas de tels curieux dévoilements systématiques de propos déli-

On sait déjà que mes perspectives personnelles pratiques sont différentes de ces actes que, en surplus, tout homme libre peut choisir. Mais il ne nous importe pas de souhaiter que le temps, ni les hommes, soient selon notre image idéale ; plutôt seulement nous constatons, avec curiosité et intérêt, leur intense combustion. En quoi Gide nous apparaît fraternel, c'est dans ce dernier point. Si, dans sa composition, se trouve un rouge anormal, tant mieux, car son drame y a pris de l'acidité.

Il a toujours cherché de s'accomplir avec une grande persévérance. Sa hardiesse intime a cru devoir se manifester, toute sa vie, sous le couvert d'une attitude de chat. Grâce à cela nous avons peut-être gagné ce que pénétrant, robuste et sensible écrivain, n'ait pas été écrasé, comme Oscar Wilde, sous les outrages. Un autre point de vue il est certain que ce côté qu'il a de l'insinuation (d'ailleurs de plus en plus audacieuse), plutôt que de l'affirmation ; tient à la moelle même de sa délicatesse ; ainsi, ce qui nous paraît une heureuse atteinte au code mondain, peut n'être aussi, pour une part, que la réserve d'une pudeur, et d'une incertitude, hautement exquises, que ce prévaricateur de l'amour conserve dans son cœur ; où je prétends que le carnage, dû aux coups de son artifice intellectuel, est grand.

Le renversement sexuel, qui paraît être la grande base de démonstration euphorique-esthétique de Gide, n'est guère, pour moi, entraînant. C'est une audace pratique, bien obscure, bien spéculative ; pas très originale ; et qui ne vaut pas, en tous cas, tout le ménagement, ni toutes les précautions, dont il s'embarrasse pour nous en parler.

Si tant de dramatiques débats de son être et de son caractère devaient se composer sur cela, autant dire que ce serait domage.

Nous considérons l'uranisme comme une condition particulière, un incident, une ivresse de la sensibilité déchaînée, surprise, aux abois, qui s'égare.

Le drame de Gide ne se joue pas exclusivement là. Il se trouve dans ce qu'il a renoncé, dans ce qu'il a trahi, de bien

plus grave, dans son cœur d'homme, pour de hardies intempérances.

Dans une partie de ses ouvrages, Gide, évidemment, s'est surmené, à force de vouloir se subir et s'employer en réfractaire. Il a reçu des Russes un vigoureux coup de fouet. Déjà, je l'ai indiqué, Nietzsche avait échauffé chez lui son goût des grandes libérations. Mais, peut-être, au contraire de ce qu'il croit, Gide est-il plus attaché, par ses meilleures racines, aux romans de son ancien programme (dont il a prétendu qu'avait la *Symphonie pastorale*, il terminait impatiemment de l'accomplir).

Cette remarque n'est d'ailleurs point pour diminuer cet héroïsme volontaire, qu'il a, de toujours s'élever dangereusement en avant. Il est généreux et magnifique. C'est un bel incendie que celui de cet ignicole qui veut brûler de tous ses sens, de tous les éclats de sa sévère intelligence, et traiter les sentiments ataviques et racés de son cœur avec tant de déshirante opposition.

Certes, le voilà bien, le *déraciné* moral, autrement puissant dans son humanité, dans son unité expérimentatrice, dans sa conscience ferme, dans son autocorrection, que les poupées mondaines et politiques de Barrès...

Comme il défie, comme il se trompe, comme il est cruel malgré sa tendresse. Ah ! le beau théâtre, pour nous autres, que celui de sa trahison secrète, mais aussi de ses cris de jouissances amères, qu'il promène dans un monde exotique, qu'il prodigue aux jeunes Arabes...

Comme il se ment, comme il est perfide à lui-même. Comme il est insidieux et intelligent pour se convaincre lui-même de ce que ses exaspérations seraient positives. On le croirait presque, car il peut tenir sa machine au repos, et faire en sorte que son ivresse systématique ne paraisse pas, à la fin, lui devenir une nécessité habituelle.

Pourtant, est-ce que cette souris qui court sans arrêt, en faisant tourner et vivement la roue de sa cage humaine, ne se trouverait pas, en somme, entraînée maintenant par celle-ci ?

C'est l'écueil du mouvement excentrique de devenir prisonnier de la force excentrique. Est-ce, la prison plus heureuse que celle de notre retraite objective, dispensé du souci de nous étendre en vain ?

Mais, justement, sous son aspect nettement excentrique, Gide ne perd pas le sens du frein. Sa volonté est une fronde en action, mais qui ne lâche jamais sa pierre. La sûreté de ses écrits critiques apporte un savant tempérament à son œuvre, par d'ailleurs éperdue.

Peut-être que, malgré le débat défensif de Gide, nous pouvons le traquer, l'approcher, le considérer contre lui, dans les deux riches sens du mot *contre* : en opposition, et, au plus près.

Il n'est pas dans la volonté de ce travail, on l'a vu déjà, d'entrer dans l'étude technique des auteurs. J'indique donc simplement que la phrase de Gide se moule bien sur son caractère. Elle se déroule et se rénouelle comme à la manière d'avancer du serpent. Son élan est feutré. Sa pensée va avec audace, puis se replie, au moins dans l'agencement des mots,

avec prudence, repart, et termine d'exprimer dans un sobre éclat.

Chez Gide, c'est une monstrueuse élaboration intellectuelle qui a dirigé ses œuvres et son drame. J'ai montré qu'en fait il a cherché de détruire ses racines, pour épanouir ses branches et ses ramifications. Mauvaise manœuvre, s'il ne l'avait justement économisée, et s'il n'avait préservé ces racines, qu'il menaçait, par le soutien de la sève généreuse qu'il y laissait passer dans les romans dont j'ai déjà écrit.

Loin de vouloir restreindre l'importance de ses autres œuvres, proprement di-nyisiaques, où d'autres peuvent trouver légitimement le sommet de Gide, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont contenus et véritablement ramassés dans l'*Immoraliste*, où est, pertinemment condensée, la figure de Gide. Après, il ne fit que se décomposer et se dissocier, d'une part dans ses romans où sont des femmes ; d'autre part dans ses hymnes où ce sont l'euphorisme et les jeunes garçons qui l'emportent ; puis dans son œuvre proprement critique ; puis dans son court mais significatif théâtre : *Le Roi Candide* et *Saül* ; ou encore dans des tableaux concentrés, tels *L'Enfant prodigue* et *Bethsabée*.

Nous sommes sortis du dogme scholastique. Nous n'appelons plus morale que la seule et libre faculté de comprendre. Des hommes comme Nietzsche, Dostoevski, Gide, types capitaux de l'époque, sont principalement, à nos yeux, des machines animales, très particulières ; nous regardons les phénomènes qu'ils sont individuellement.

Leurs expériences spirituelles ? Dostoevski qui fut forcé en conquit pratiquement une formidable cristallisation ; une formidable cohésion souffrante où son génie se décala. Gide n'eut guère que des commodités et d'heureux loisirs, mais dont il fit joyeusement un usage amer. C'est dans la volonté d'une liberté, jalouse et effrénée, qu'il poursuivit et poursuivit la satisfaction d'un souvenir qui est si nécessaire à l'excitation de son génie.

Il est un ouvrage de Gide qui a eu la plus vive influence sur notre génération ; ce sont les *Nourritures terrestres*. Livre duquel nul autre ne peut approcher pour ce qui est de *dénouer* la personnalité des jeunes hommes ou des jeunes femmes. Elles furent ce qu'avait été pour la génération précédente, *Sous l'aile des barbares*. C'est une sorte de *traité du vagabondage*, a dit, fort heureusement, M. Emile Steinilber-Oberlin. Ce sort bien, en effet, les notes d'un homme qui sort décidément des contraintes, et de toute attache sociale. Sans doute la connaissance de Nietzsche le poussa-t-elle à ce brisement, à cette libération ; mais les affirmations de Gide le crispent, le contractent, lui-même sur lui-même, tandis que Nietzsche vise à la domination, au fond hismarékienne. Telle est la différence du Français et de l'Allemand. En Allemagne il semblerait qu'il pût y avoir, outre des impériaux, des républicains ; mais c'est seulement en France qu'est le sens de l'unité individuelle : c'est ici la tradition adéquate de la terre et des hommes. Gide en restera dramatiquement dans la littérature française, la plus tourmentée et la plus grave figure.

Avec André Gide, nous avons l'impression de quelqu'un de fort, de souple, et surtout d'inalliable : connaissant très bien l'assailant qu'est auprès de chacun de nous, tout autre homme. C'est pour être plus vigoureusement soi, qu'il ne s'avoue pas. Tout son art de vivre est de provoquer l'ouverture d'autrui, voire de le rendre inoffensif sans rien déclencher de lui-

même. Son masque chinois-latin cryptonyme est bien un piège où les yeux ne sont pas aperçus. Il jette son regard soudain, puis interrompt, pour bien voir, comme dans un délice. Il rumine ce qu'aînés il a pris, puis, après un temps de détours où l'on ne se souvient plus qu'il nous a perçus, il renouvelle son regard objectif, rapide et neut ; tandis qu'un sourire, ou le rire, qu'une fièvre crymode déchire au bas de sa figure, nous attire et nous déroute sur ce qu'il pense.

Gide ne serait pas *capital* s'il n'était, du plein exercice de sa volonté secrète, rigoureusement isolé. Les observations que j'ai proposées au commencement de ce chapitre ; cette connaissance de la séparation de Gide avec ceux où il a pourtant commerce, cela se rapporte bien au ressort et à la conclusion de cet ouvrage.

La vigueur de son cœur, s'il l'a réalisée, ce fut, quoi qu'il en ait aujourd'hui, avant d'acclamer l'Afrique.

Son amertume, son dégoût, puis son reniement de la femme, s'ils ont éprouvé à feu, et enrichi, son intelligence et l'exercice de tous les pouvoirs de sa sensualité, extraordinaires dans ses œuvres critiques (principalement *Prétextes*, *Nouveau prétextes*, *Incidences*), puis dans des œuvres dionysiaques (ses ouvrages africains), ne sont peut-être pas sa conclusion, ni sa somme ; sinon, ce qu'il nous faudrait alors comprendre, ce serait la rigueur avec laquelle il se serait contraint de passer lui-même par cette autre *Porte étroite* : le chemin tyrannique de la sensualité, hyperesthésiée par sa volonté sarcastique.

On peut admirer quel été éclatant fut pour lui, et reste pour nous dans ses œuvres — où a si-belle part son robuste théâtre — les prodigalités de ce méditatif vigoureux, de cet intégral expérimentateur de lui-même ; mais que l'on considère aussi comme, personnellement, nous sommes captifs par son héroïque présomption de se fortifier en se dissolvant, lorsque nous n'entreprenons pas de le combattre sur cette attitude, où s'accomplit authentiquement la machination complexe de son personnage. Car pourquoi lui prêter nos préférences opposées à ses accents particuliers ? Pourquoi chicaner sur sa construction de hardi explorateur de sa vie, criblée de meurtrières défensives, d'où il tire, avec cruauté, sur tout ce qui lui vient du passé par les canaux mêmes de son propre cœur.

Ah ! comme c'est ici que nous manque l'autobiographie intégrale, proprement révélatrice, et dont on peut présumer la dramatique oscillation.

Ce que j'exalte en Gide c'est sa griffe individuelle intime qui le décrit hors du monde, et pourquoi j'aime qu'on le décrie de tous côtés ; car, de tous côtés réunis, on est loin de la force d'un seul homme résolu à n'être que ce qu'il veut. Toutes les armes avec lesquelles n' peut l'attaquer ne peuvent être prises qu'à la désuète panoplie des anciens préjugés.

L'œuvre critique d'André Gide est positive et révélatrice. Probablement est-elle la seule qui ait devancé le jugement de la postérité sur maints problèmes de la littérature et de l'art de notre époque.

Dès voici quinze ans, il a montré, le premier, l'infatigable d'Anatole France, en trois pages délicieuses : « J'aimerais France avec plus d'abandon si certains imprudents n'en voulaient faire un écrivain considérable. Etc... »

Bloc construit par une intelligente objectivité, cette œuvre critique : *Prétextes*, *Nouveaux prétextes*, *Dostoïewsky*, *Incidences*, achève de montrer la stature intégrale de cet écrivain, dont s'avance que nul au re de l'époque n'a mieux réussi la

trace authentique de son passage, son crible et le crible du monde.

D'une part, on peut tenir Gide pour éminemment classique, de l'autre il porte la flamme incendiaire de la révolution, et, sur son corps et sa figure, toutes les blessures des sensibilités et des sensualités humaines du temps. De cette deuxième condition il enrichit et perpétue la première.

La tare de Gide (mais, n'est-ce pas à elle que nous devons heureusement tout son généreux tourment), c'est, non pas sa contrevenance à l'ancienne « morale », mais bien sa poursuite d'une oiseuse justification. Ainsi se met-il lui-même à merci des scélérats ; déplorable inadvertance.

Mais son personnage et son œuvre pathétiquement resteront historiquement et glorieusement la lice où se mena le dur corps à corps moral entre hier et demain, dans un homme.

On ne s'étonnera peut-être pas que cet ouvrage-ci, qui a, dans sa première partie, amené les irresponsables, s'achève sur la description d'un tel moraliste.

Mon plan n'était d'ailleurs pas didactique. Ce travail a été réfléchi préalablement, et réalisé, dans la concentration. Si on le veut bien, on pourra le considérer sous la figure d'une *toupie en action dont l'axe tourne au chapitre VI* : *Le sens moral permanent*. J'ai voulu terminer par la peinture de celui de nos contemporains qui s'y rattache, avec toute l'énergie révolutionnaire et les décompositions de soi qui, pour des yeux myopes, paraîtraient l'en séparer, alors qu'elles s'y accordent naturellement ; cet André Gide, aux vaines conclusions générales, mais ferme et rigoureux dans l'accomplissement, la captation, la contraction, sans arrêt éperonnée, de son drame.

**

La littérature moderne, avec son assimilation aux industries mercantiles, ne laisse plus, et moins que jamais, paraître les mouvements authentiques des êtres particuliers. Ainsi, la presque totalité des écritures va évidemment au déchet ; et bien que le public en soit gavé par la publicité et la critique adéquate.

Dans cette société, pourrie de prostitution aux vanités, il ne fut et n'est point de place pour les âmes délicates, ni pour les hommes originaux et libres ; sinon pour leur étouffement, leur contrefaçon et leur pillage. Certains, heureusement, tel Gide, savent la bernier, détourner d'eux sa nocivité.

A l'image de ce que fut l'Allemagne, la France, dès la fin du XIX^e siècle devint une machine à broyer l'homme.

Le public ne connut l'existence de nos compatriotes imperissables que leur vie écoulée. Avec Rimbard, Verlaine, Moréas, Gourmont, Gide, celui-ci survivant, telle est la crème de la moralité française la plus sensible, la plus dramatique, la plus profonde, du temps où nous avons vécu, et dont j'ai arrêté ici la description à la guerre. Avant l'incendie allumé par Guillaume Apollinaire, aujourd'hui verrouillé solidement dans les cachots de la N. R. F., ce qui, depuis lors, tient encore la chronique, n'est pas la moelle de l'histoire littéraire ; et les classifications qui sont proposées n'ont d'opportunité que pour le trafic du papier.

On aura peut-être déjà remarqué que, selon la rigueur des points d'appui que j'ai donnés aux opinions que j'ai exprimées, notamment au chapitre VI : *Le sens moral permanent*, peut-être aurais-je quelque difficulté à montrer parmi les écrivains contemporains, une valeur assez moralement musclée pour être donnée

comme le chaînon qui peut rattacher aujourd'hui la moralité fondamentale française à sa trame, accrue d'un apport étranger vigoureux et nerveux. Sans doute, Je l'ai pourtant essayé. Aussi, ce n'ont pas été des statues, mais plutôt des hommes en torture morale, que, dans les personnages que je tiens pour capitaux de l'époque, j'ai montrés positivement aux pages de cet écrit.

J'ai proposé enfin deux écrivains en ignition révolutionnaire. J'ai désigné juste, je crois ; en écrivant : deux démons. On m'entend bien si l'on prête à cette qualification un sens héroïque. Cela a été moins leurs doctrines et leurs conclusions, qui nous ont importé, que leurs structures, leurs mécanismes personnels humains, libres, exemplaires, et leur décomposition intestine. Bref, Gide n'ayant pas livré sa somme, j'ai dû l'escompter ; ce sera l'honneur de ce travail si j'ai vu juste en désignant pourtant son total.

S'il paraît au premier abord, singulier, qu'un ouvrage titré : *les Lettres dans l'époque*, ait exprimé ses développements et ses conclusions, par exclusion quasi générale et par de rares incarnations individuelles, il ne saurait au surplus échapper à des yeux perspicaces, que cette analyse concentrique, que l'auteur a poursuivie, n'a visé à mettre en grange que sa propre moisson.

De savoir si quelqu'un, à la lecture, a pu y trouver motif de se rencontrer ou de s'accroître personnellement, est une autre chose qui, à l'envoyeur, peut donner à l'auteur un certain intérêt, mais aucune émotion.

Autour de notre libre établissement moral, et de l'audition du seul principal de notre cœur, notre recours de défense et de recherche authentique est, premièrement, de faucher tout ce qui tente de nous subjuguier, ou même, simplement, de s'appliquer sur nous. Tel est le commencement de toute énergie qui vaille.

Ne nous appartient en ce monde, durant le court temps de notre agrégation, que ce qui se forme et reste contenu dans l'exclusif jugement incarné dans les raisons animales de notre cœur.

Ce travail-ci a procédé à cette recherche comparative, à cette épreuve, et à ce crible, pour moi-même. Aussi ne sont-ce pas mes héros, ni mes propres conclusions, que je proposerai au lecteur d'accepter en fermant, car il est quelque chose que je tiens pour grave : c'est, exclusivement, la haute valeur de toute construction personnelle, indépendante d'autrui.

Chacun, dans le monde, bâtit son drame moral, plus ou moins riche, plus ou moins simple, plus ou moins nerveux, avec plus ou moins d'ivresse ou de sang-froid ; mais tous nous avons les éléments d'une telle construction bien à soi.

S'il est une force et une jouissance, à la fois de notre intelligence et de notre cœur, cela ne peut jamais être que dans la condensation morale, rigoureuse et authentique, de nous-même, devant la multitude des aspects de la vie et la diversité des créations de l'art.

André ROUYEYRE.

FIN.

ERRATUM. — Un certain sens du second paragraphe, dernière colonne, dans mon feuillet précédent, doit être tenu pour faux.

J'y proposais que M. André Gide devait prendre premièrement de ses plaisirs qu'ils fussent défendus. On m'a signalé cela comme une erreur. Réflexions faites, j'en suis moi-même aujourd'hui convaincu. Et le point est capital. — A. R.